some time, but she said: " *Never* now!" No letter about my acting ever gave me the same pleasure as this from her:

"MADAME,—Avec Olivia vous m'avez donne bonheur et peine. *Bonheur* par votre art qui est noble et sincere . . . *feinec&T* je sens la tiistesse au coeur quand je vois une belle et geaereuse nature de femme, donner son ame £ 1'art—comme vous le faites—quand c'est la vie mSme, *votre* coeur menie qui parle tendrement, douleureusement, noblement *sous* votre jeu. Je ne puis me debarrasser d'une certain e tristesse quand je vois des artistes si nobles et hauts tels que vous et Irving. . . . Si vous 6tes si forts de soumettre (avec nn travail continu) la vie a Tart, il faut done vous admirer comme des forces de la nature m£me qui auraient pourtant le droit de vivre pour elles-mSnies et non pour la foule. Je n'ose pas vous deranger, Madame, et d'ailleurs j'ai tant ^ faire aussi qu'il m'est impossible de vous dire de vive voix tout le grand plaisir que vous m'avez donne, mais puisque j'ai senti votre coeur, veuillez, chere Madame, croire au mien qui ne demande pas mieux dans cet instant que de vous admirer et de vous le dire tant bien que mal d'une manidre quelconque. Bien i vous.

"E. BUSE."

When I wrote to Madame Duse the other day to ask her permission to publish this much-prized letter, she answered:

BUENOS AYRSS, *Septmbre* 11,1907.

*CHBRE ELLEN TERRY,—

"Au milieu du travail en Ain&ique, je recois votre lefctre envoyee 4 Florence.

[4i] Voos me demandez de publier raon aacienne lettre amicale.

Oui, chere Ellen Terry; ce que j'ai

doone vous appartient;
ce que j'ai dit, je le peux encore, et je
vous aime et atdmire
comme
tonjoaxs. . . .
*' J'esperB que vans acceptenez cette
ancienne lettre que